

Un livre de François Jullien



Synergies Monde n° 3 - 2008 pp. 131-138

François Jullien,
L'Ombre au tableau - Du mal ou du négatif,
Paris, Seuil, 2004

1/ *L'Ombre au tableau - Du mal ou du négatif* se déploie, d'une notion à l'autre. Le but atteint est l'abandon - qui se veut définitif - de la notion de « mal ». Nous devons renoncer à cette notion du « mal ». Elle est plus mythique que logique, plus métaphysique que morale. Elle doit conduire à d'autres notions conceptuellement plus exigeantes et plus opératoires pour l'aventure humaine. Jullien entend tirer la notion du « mal » hors de sa confuse simplification.

Pour y parvenir, il la situe et la tend entre « négatif de fixation » et « négatif de stimulation ». Le « mal », tel qu'ordinairement nous le pensons, émerge bien du premier négatif de fixation sclérosante et paralysante. Au contraire, le négatif de stimulation peut nous apparaître comme étant aussi le « mal », alors qu'il est contributeur indispensable au maintien et au développement du bien. Dans cette tension entre le bien et les deux négatifs, on trouve « le laid, l'abject, le douloureux ». Ainsi on atteint la constitution d'un « ensemble » de notions. Elles ne sont pas moins dramatiques et moins pratiques que la notion de « mal » mais elles sont pertinentes et opératoires.

C'est donc la fin d'une absolutisation du mal et d'une absolutisation du bien, condition *sine qua non* pour fonder une nouvelle intelligibilité des

représentations, des communications, des conduites culturelles humaines, intelligibilité requise pour construire un autre avenir humain que celui qui continue de nous menacer.

2/ D'abord, on est dans l'infra-philosophique : le mal - mal physique et mal moral - a son évidence première et s'impose au corps comme à l'esprit. Qu'est-ce que la philosophie en a fait ? Elle a plutôt tenté de le dissoudre. Elle s'est attaquée au manichéisme qui l'installait en majesté face au Bien, manichéisme qui fut jadis interdit d'entrée en Chine.

La philosophie européenne va déployer une armée d'arguments pour nier le mal en montrant qu'il s'intègre au bien, d'où l'image du titre. « Il fallait des ombres au tableau pour en faire ressortir les couleurs... sans la souffrance, la maladie, la guerre, la mort... nous ne saurions ce qu'est le bien, la santé, la paix, ni non plus la vie ». Ombre et lumière, mais aussi chute et salut ! En même temps, ces arguments, répétés jusqu'à satiété, n'ont pas convaincus.

L'enjeu est crucial, et Jullien souhaite que sa démarche soit comprise et admise, tout en sachant à quel point elle est déstabilisante. Il nous propose une démonstration profonde et rigoureuse, étendue et multiple. Il faut prendre la mesure de l'obstination dont a fait preuve toute la philosophie occidentale : des Grecs à Hegel et au-delà, en passant par Plotin. La pensée de l'occident a absolutisé le mal et, en même temps, voulu l'anéantir pour en innocenter Dieu. Le résultat, paradoxal, sera, nous allons le voir, cette émergence irrépressible du négatif qui est à l'honneur de la pensée.

3/ La démonstration doit suivre une opération entreprise et poursuivie pendant des siècles : la théologie des « théodicées ». (théos, dikè - Dieu, justice). Elle est hautement significative de la pensée occidentale. La morale voulait seulement nous faire mieux supporter nos maux. La théodicée ne supporte pas que Dieu puisse être responsable du mal. Comment, dans sa perfection, pourrait-il engendrer une création comportant le mal ?

Les théodicées seront nombreuses : des Grecs aux Latins et aux Chrétiens. La plus connue est sans doute celle de Leibniz, avec sa formule conclusive selon laquelle Dieu a créé « le meilleur des mondes possibles » ; formule célèbre depuis que Voltaire l'a tournée en dérision, dans *Candide*. Mais c'est Plotin et ses *Ennéades* qu'approfondit François Jullien, car c'est lui qui va, le mieux, nous faire entrevoir l'indispensable passage du mal au « négatif ».

Plotin a le mérite de réunir les arguments des théodicées antérieures, en particulier en ce qui concerne le mal moral. « Le mal moral découvre à l'homme sa liberté... Grâce au mal, l'homme s'élève à la position de sujet. ». Sur cette question du sujet, on trouve, chez Plotin, une rigueur propre à Foucault posant que savoirs et pouvoirs sont disséminés dans tout le corps social. Mordant, Plotin écrit « Les méchants dominent grâce à la lâcheté des dominés, et c'est justice. »

Toutefois, même ces méchants visent le bien : « Les torts que se font réciproquement les hommes ont pour cause leur aspiration au bien ; comme ils ne peuvent l'atteindre, ils s'égarer et se tournent les uns contre les autres. » Même dégradés, égarés, c'est encore entre humains qu'ils sont. Le « vice » n'est pas une disposition foncière mais « une déficience...il n'a pas plus de réalité parmi les intelligibles que n'en a la défaillance de lumière au sein du sensible. » La morale entre en complexité : elle embrasse en même temps religion (liberté, faute et salut) et athéisme (nécessité, connaissance et correction).

Plotin s'avance au-delà de cette simple résorption du mal. Le négatif n'est pas simple faire-valoir du positif. Négatif et positif sont indissociables. Plotin, ancêtre de la systémique, précurseur de Derrida, de Foucault, d'Arendt, quelles continuités mais aussi quelles lenteurs et quelles patiences, « un temps long dans l'histoire de la philosophie » dit Jullien ! Il précise : « Plotin a témoigné de bien trop d'acuité dans son analyse existentielle » pour ne pas souligner « l'intolérabilité d'un tout positif » et ne pas « faire sa place à cette inquiétude relevant du négatif et servant de principe au devenir. »

Cependant, impossible à l'époque, de traiter la question directement au sujet de Dieu. Il le fera en partant de l'éternité. « La nature remuante... choisissant de rechercher plus que le présent, se mit en mouvement, et lui même se mit aussi en mouvement... *différent et différent* encore, ayant accompli un certain chemin, ils se trouvent avoir fait le temps qui est une image de l'éternité. »

4/ Souvent, d'aucuns se demandent : « à quoi sert la philosophie ? ». Jullien apporte des éléments de réponse. La philosophie souhaite étendre et approfondir la réflexion de l'expérience humaine mais il lui faut s'appuyer sur des données connues. Si elle n'y fait pas référence, ses propos ne pourront pas être entendus. Elle opère ainsi dans la reconduction d'évidences largement trompeuses.

Alors qu'elle devrait lui permettre de s'en dégager, son histoire même s'y perd. Elle échoue dans sa prise de distance déconstructive et paraît souvent rabâcher. Non sans certaines avancées. Ainsi de la Bible à Plotin. Dans celle-ci, on a le récit de la chute, récit évènementiel, personnalisé, mythique : Adam, Eve, l'arbre, la pomme et le serpent.

Dans Plotin, la chute n'est plus un « évènementiel » ; « la négativité s'inscrit dans une nature « intrigante/ entreprenante » qui n'est pas satisfaite de la plénitude dans laquelle elle se trouve « réduite à l'inertie ». L'éternité (« indépendance-immobilité ») entre dans « une logique d'insatisfaction vis à vis d'elle-même qui la porte à déployer chez soi son contraire. »

En fait, l'éternité qui engendre le temps, c'est encore une concession au récit.. Eternité et temps sont indissociables. Autrement dit le négatif est indissociable du positif. La diachronie narrative introduit à la synchronie d'une logique intégrant la contradiction.

Tout se passe, donc, comme si le développement de la philosophie occidentale était, au moins en partie, en mesure de reprendre la pensée mythique mais aussi sa propre pensée discursive. Malheureusement, cela prend un temps considérable.

Comme, par exemple, de Plotin à Hegel qui met fin aux théodicées ; « Désormais la réconciliation n'est plus à attendre d'un autre monde, elle advient d'elle-même à l'issue de chaque procès dialectique qui, comme tel, contribue à la réalisation de l'absolu...L'autre monde est présent phénoménalement dans celui-ci qui est à la fois lui-même et son autre ; il n'y a plus, non plus, à proprement parler la Providence puisqu'il ne reste plus aucune extériorité de Dieu par rapport à son effectuation dans l'histoire...La méditation de l'histoire est la seule théodicée possible. »

Toutefois, cette émergence du négatif a encore besoin de se confirmer. Or, aujourd'hui, dans le contexte de la mondialité, une toute nouvelle voie s'offre. Elle est d'un grand secours pour sortir la philosophie de sa répétition, c'est le recours à « l'ailleurs », cher à François Jullien, qui va y pourvoir. Attention, cela n'opère pas automatiquement.

Sur les mêmes thèmes « Dieu, le mal, la théodicée », l'ailleurs peut fournir les mêmes réponses. En Inde, le « Seigneur Ishvara est lui, aussi innocenté du mal. Toutefois la question n'atteint pas la même ampleur dramatique qu'en Occident car, au delà d'Ishvara, l'Absolu se réfère au Brahman supra-personnel qui dépasse toute dualité comme celle même du bien et du mal. En Islam, c'est la même théodicée qu'en Occident chez Gazzali ou Avicenne.

5/ Il faut finalement aborder la Chine pour que se produise le choc stimulant. Au lieu de « monter » ce vis à vis forcené du Bien et du mal, elle a suivi le jeu indéfini et permanent des contraires entre eux : *yin er yang*. La pensée chinoise n'a absolutisé ni Bien ni Mal. Elle s'est toute entière tournée vers « le Ciel » en tant que déroulement ininterrompu, infini du cours des choses et du monde.

La Chine, ainsi, fait écart « parce que la pensée d'un Dieu créateur-rétributeur s'étant très tôt atrophiée, l'intégration et la résorption du mal au sein d'une logique d'ensemble n'ont guère été problématiques... il n'y a pas de théodicée, ni de pensée de la providence, parce qu'on ne rencontre en Chine ni *théos* ni *dikè*, ni « Dieu », ni « justice ». Il y a, clairement, des opposés qui sont « la chaîne et la trame » du réel, plutôt que le bien et le mal affrontés.

Jullien en précise les raisons historiques. Au deuxième millénaire avant notre ère, il y a, en Chine aussi, un Seigneur d'en haut « Shang di », dominant le monde humain. C'est un « Souverain qu'on craint, qu'on prie, auquel on sacrifie. » Au début du millénaire suivant, avec aussi le passage des Shang au Zhou, un changement s'opère. Ce « Seigneur d'en haut » se trouve « progressivement supplanté par un principe de régulation - et d'abord d'alternance du jour et de la nuit et des saisons, d'où procède le renouvellement sans fin du monde ; c'est lui qu'incarnera « le Ciel ».

Dès lors, les penseurs chinois vont s'intéresser, non à quelque « création » mais à « la cohérence du déroulement des choses, maintenue au travers des contraires « yin et yang ».

En même temps, il y a eu passage « du religieux à l'ordre politique et social qui s'en est progressivement détaché ». Dans la vie sociale se développe « un ritualisme accordant son attention à la procédure plus qu'à la prière ».

A la différence des monde grec, indien, islamique, européen, « la Chine ancienne, délaissant Dieu et n'ayant pas conçu d'âme comme entité séparée,

et donc d'immortalité, n'a pas connu la commodité théorique d'un paradis. » Il n'y a pas en Chine de grand récit des origines, pas de mythe de la chute, du Mal et donc « pas de logos cherchent à le combattre, à le compenser ». Pas de notion de finalité, de « but projeté en dehors du cours des choses » qui puisse constituer « le sens ». Il y a même réticence à l'égard de la notion de cause, « la liaison des phénomènes s'organisant davantage en termes de « correspondances » grâce auxquelles tous les existants, selon leur espèce, se répondent et s'influencent. »

Cela se traduit dans la langue elle-même. « Est-Ouest (une relation) en chinois sert à désigner « la chose », qui procède déjà d'un couplage des opposés ; ou « montagnes-eaux » (haut et bas) le paysage : celui-ci n'est il pas à la fois vertical/horizontal, compact/fluide, opaque/transparent, immobile et mouvant... ?

Avec ce recours à la Chine, il ne s'agit ni d'étendre « plus loin l'enquête », ni de céder au plaisir de la comparaison », ni de trouver ailleurs la vérité, il s'agit de mettre en oeuvre cet « auto-réfléchissement de l'humain » pour qu'à travers lui, « s'explorent patiemment ses intelligibilités diverses et puissent se recenser « d'autres possibles ».

6/ Ainsi, du mal d'un côté, du négatif de l'autre, mais ne nous précipitons pas vers des conclusions sommaires. La référence à l'ailleurs et à la singularité civilisationnelle peut aisément reconduire au culturalisme, pensée appauvrie, érigeant des orientations culturelles en caractéristiques exclusives de certains peuples ou pays. Sur ces bases faussées on se demande, alors, comment la communication sera possible. Voulant éviter ce culturalisme, on commet l'erreur inverse, on mise sur la généralisation, en se contentant d'affirmer que les hommes sont au fond semblables. Ces deux erreurs proviennent d'un primat de notre pensée identitaire. Généralité humaine et singularité civilisationnelle ne doivent jamais être séparées mais traitées ensemble afin de fonder l'intelligence des multiples cultures plus ou moins adaptatives des humains. C'est possible en référant les cultures non à des identités déjà là, mais aux conduites et aux processus à partir desquels elles se produisent avec plus ou moins d'écart entre elles.

Jullien fait ici une démonstration exceptionnellement claire de la manière dont la problématique adaptative « contradiction / contrariété » a été traitée différemment par les Grecs et par la Chine. Dans une optique culturaliste, la contradiction (principe aristotélicien du tiers exclu) est grecque, la Chine l'ignore. Or, la contradiction est présente en Chine. Ne serait qu'au travers du titre d'un ouvrage célèbre de Mao Zedong, justement intitulé « *De la contradiction* » (mao dun lun).

Bien avant, une histoire de Han Fei, (IIIe siècle avant notre ère) est racontée aux petits chinois, dès l'école élémentaire. Un homme, du pays de Chu, vend des lances (mao) et prétend qu'elles transpercent n'importe quel bouclier (dun). Il vend aussi des boucliers et prétend qu'ils arrêtent toute lance. Ainsi la contradiction se dit lance bouclier. C'est connu et c'est amusant cette propagande contradictoire d'un commerçant ! Les enfants réfléchissent : est-ce parfois vrai ou n'est-ce que mensonge ?

Il y a aussi une école de philosophes logiciens, les mohistes, qui ont bien étudiée la contradiction mais leur travail a été délaissé. Quoiqu'il en soit, « La Chine antique a clairement perçue ce qu'était une contradiction logique ».

Que s'est-il donc passé ? L'erreur c'est de croire être en présence de contenus de pensée fondamentalement différents chez les Grecs et les Chinois (certains ont pensé cela des primitifs, des noirs, des femmes !) Ce qui diffère, c'est la façon dont l'accent sera mis, ici ou là, au sein de mêmes contenus de pensée ? Ce qui diffère c'est la façon dont les uns et les autres peuvent être diversement motivés en fonction des situations, des circonstances, des hasards, des libertés.

La pensée, en Grèce, avait aussi posé « le contraire ». C'est quand elle l'a « élevé à l'en-soi, hors de la variation alternée des phénomènes » qu'elle a commencé sa bifurcation par rapport à la pensée chinoise.

Les Grecs ont « serré » à l'extrême l'opposition et l'ont conduite à la contradiction : l'être et le non-être, le bien et le mal. Les Chinois au contraire l'ont desserré et l'ont entraîné vers la contrariété.

Loin d'ignorer le principe de contradiction, les penseurs de la Chine antique se sont plutôt appliqués à s'en dégager, moins à le réfuter qu'à le dissoudre ». Jullien cite les formules du Laozi : « émousser les tranchants, dénouer les écheveaux, égaliser les lumières, unifier les poussières. » Il résume : « La Chine n'a pas aiguisé la contradiction ; elle a pensé la communication par décloturation des opposés. »

« Je n'ai plus à tourner mon regard vers un autre monde (du céleste ou de l'idéal) pour y découvrir l'harmonie qui fait défaut à celui-ci ; il suffit que, en affranchissant réciproquement les opposés de leurs déterminations exclusives, je ne me laisse plus accaparer par aucun d'eux et que j'évolue « entre » eux « au gré ». Le jour et la nuit sont vrais l'un et l'autre et se mêlent à l'aube et au crépuscule. Le blanc et le noir sont vrais ensemble et donnent toutes les nuances de gris. La vie et la mort aussi co-existent. L'expression « yin er yang » traduit tout cela.

7/ Il a d'abord fallu ramasser à terre le mal et le négatif « tels deux vieux silex à battre l'un contre l'autre pour faire rejaillir l'étincelle ». Le « négatif, tombé en discrédit... emporté dans la débâcle du marxisme », doit redevenir « une notion forte », On ne peut le penser comme étant entièrement le non mal. Erreur évitée au moyen d'une distinction décisive. On a le « négatif de stimulation » celle d'un opposé « menaçant-incitant et de ce fait contribuant ». Ce négatif de stimulation opère en antagonisme avec le positif pour en empêcher la sclérose qui pourrait être à l'origine du mal. Or il n'est jamais à l'abri de sa propre sclérose en devenant négatif de fixation. Quelle naïveté, si après avoir critiqué le « tout positif » on avait mis en majesté le tout négatif.

Eclairons cette complexité. La paix serait-elle le bien et la guerre le mal selon l'idéalisme kantien ou l'inverse selon le vitalisme hégélien. Pour Jullien, l'antagonisme n'est, en lui même, ni le mal ni le bien. Il souligne qu'il nous faut aujourd'hui penser sur de nouvelles bases...notamment distinguer entre ce qui détruit et ne produit rien (ce négatif de fixation) et ce que serait un négatif activant, *mobilisant*, tel qu'il met sous tension, promet, innove, intensifie. »

C'est ce qu'il nomme « le destin coopérant du négatif ».

Second exemple plus psychologique. En psychanalyse le travail de la cure consiste « à transformer le négatif paralysant en négatif moteur. »

Or, nous avons le plus grand besoin de ce « négatif moteur » pour refonder la démocratie dans le contexte de la mondialisation. « Nos formes politiques contemporaines souffrent...d'un enfouissement du négatif...aujourd'hui dans les démocraties occidentales...le jeu de l'opposition ne fonctionne plus. ».

Il en va de même au plan de l'Europe. « On rêve paresseusement d'une Europe qui, par principe abolisse toutes ses barrières internes et s'étende au plus loin, tout en se plaignant que celle-ci reste « abstraite » au regard des citoyens... Si l'Europe reste ou plutôt devient effectivement abstraite...c'est qu'elle se laisse aller à l'homogénéisation d'elle-même en n'exploitant plus ce négatif, et d'abord au travers de ses langues. »

8/ « Grâce à la promotion du négatif, la question du « qu'ai-je le droit d'espérer ? »... se voit enfin résorber, puisqu'il n'y a plus justement à « espérer »...mais à *com*-prendre, en donnant un sens fort à ce *cum* ». Si le « négatif » se débarrasse de tout résidu religieux ou même seulement affectif... il n'est pas pour autant une notion pratique (tandis que le mal est à la fois pratique et dramatique).

Donc, sur « le versant du « que dois-je faire ? » le négatif reste muet. Jullien reprend autrement et de façon plus décisive encore la critique de la notion de mal. Elle a sans doute hier « fait progresser l'humain. Elle a permis « le déploiement de son intériorité », son détachement « du régime silencieux des inféodations, organiques et cycliques, constituant le naturel. » Il n'en va plus de même aujourd'hui.

La notion « infantilise ». Elle continue de traîner avec elle « un reste de terreur archaïque comme de vociférations exterminatoires... Il se produit toujours avec le « mal » un effet d'oedème que tant de logifications essayées (comme dans les théodicées) sont bien en peine d'évacuer ».

La notion est « paresseuse », « périmée ». En venir à laisser de côté l'idée du mal, s'en débarrasser en quelque sorte, comme trop empâtée et maladroite, plutôt que proprement la dépasser, ce n'est pas renoncer à la morale. »

La notion est confuse. Le mal a recouvert trop impatiemment « le laid, l'abject, le douloureux. » Le mal ne peut les subsumer car ils sont « indépendants... disjoints » même s'ils sont « coordonnés dans la morale » Jullien propose de reconnaître à travers eux « un sujet processif ».

a/ Au plan appréciatif, inhérent à la morale, « le mal aussitôt condamne, exige de se convertir à l'ordre du bien ou enferme dans la perversion...Le laid, immanent à la situation ne renvoie pas à un ordre extérieur...La morale n'est pas donnée d'emblée, affichée une fois pour toutes, elle est à découvrir plus précisément à chaque instant... Si je prononce que la paresse est laide, c'est moins « au nom d'un devoir-être (qui serait imposé) que selon un pouvoir-être (celui de ce que pourrait être, par promotion, l'humanité). »

b/ « la morale implique de la décision pour être pratique et même ne réclame-t-elle pas de l'exclusion pour demeurer idéale ? ». C'est ce que fonde l'abject « réaction d'évacuation, immédiate et tranchée, de ce qui, en nous, met sinon en péril l'humanité

c/ Les théodicées ont biaisé avec le négatif en ne le reconnaissant pas au principe du positif... Elles n'ont pas voulu non plus reconnaître que d'éprouver le travail (douloureux) du négatif est bien ce qui qualifie l'humain. » Dans « l'émoi du passage et de la perte, je rejette la plainte mais garde la peine.

Si sagesse il y a, elle est toujours de s'ouvrir, laissant passer, procéder, transiter (même la douleur), et ne consiste pas dans une fermeture, serait-elle héroïque. »

*

9/ Merci à François Jullien de nous convier ainsi à l'abandon de notre notion mythique, métaphysique, dramatisante et confuse du « mal » pour des concepts logiquement plus pertinents et moralement plus pratiques. Nous pouvons penser qu'ils contribueront à éviter cette pensée des oppositions posées comme irréductibles et cette montée des conduites aux extrêmes exterminateurs de l'autre.

L'évolution auto-critique de la pensée occidentale a pris un temps considérable et n'est pas advenue comme culture européenne car elle aurait au moins freiné la monstrueuse barbarie des deux guerres mondiales. La pensée chinoise, qui divergeait de façon intéressante de la pensée occidentale, est restée ignorée. Aujourd'hui, en régime de mondialité, les uns et les autres ont la possibilité de se demander comment ils pourraient produire un meilleur sens de l'humain. Certainement pas en cherchant qui a raison et qui a tort. Car les différentes piles de raisons doivent être bien plutôt échangées non seulement entre elles mais en référence à ce que produisent les conduites des personnes, des groupes et des sociétés.

L'intelligibilité profonde des deux perspectives de pensée et de conduite -occidentale et chinoise - et de quelques autres - est encore à construire. Pour inventer des articulations d'actions et des compositions de sociétés mutilant moins la complexité du réel et notre humanité, encore infantile, qui s'y débat.

*